

«Des Cannibales»,

«Des Coches»

Essais

Montaigne, 1588



Cortez se rendant auprès de Moctezuma à Tenochtitlan (Mexico), 1519, enluminure, Paris, Bibliothèque nationale. Akg-images.

Pratiques
anthropo-
phages

anthropos
= être humain

phagein
= manger

1

Qui est Jean de Léry ?

(dates, activités, éléments de biographie)

Jean de Léry (1536-1613) est un écrivain et voyageur français. Il rejoint Villegagnon entre l'année 1557 et l'année 1558. Il racontera son périple et sa rencontre avec les Tupinambas 20 ans plus tard.

Avec la pratique décrite dans le texte ci-contre, quels sentiments les cannibales cherchent-ils à susciter chez leurs ennemis ?

Grâce à ce rituel cannibale, les Tupinambas cherchent à susciter la crainte et l'épouvante chez leurs ennemis.

Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, 1578 :

Chapitre XV. Comment les Américains traitent leurs prisonniers pris en guerre, et les cérémonies qu'ils observent tant à les tuer qu'à les manger.

Extrait : « description du rituel cannibale »

Alors, aussitôt que le prisonnier aura été ainsi assommé, s'il avait une femme (comme j'ai dit qu'on en donne à certains), elle se met auprès du corps et le pleure un peu ; je dis qu'elle le pleure un peu, car faisant vraiment ce qu'on dit que le crocodile fait – à savoir qu'ayant tué un homme, il pleure à côté de lui avant que de le manger – de la même manière, après que cette femme aura ainsi exprimé ses regrets et aura jeté quelques semblants de larmes que son mari mort, si elle le peut, ce sera la première qui en mangera. Cela fait, les autres femmes, et principalement les vieilles (qui plus désireuses de manger de la chair humaine que les jeunes sollicitent sans relâche tous ceux qui ont des prisonniers de les expédier ainsi rapidement) se présentant avec de l'eau chaude qu'elles ont toute prête, frottent et ébouillantent le corps mort de telle façon qu'en ayant enlevé la première peau, elles le rendent aussi blanc que les cuisiniers de chez nous rendent un cochon de lait prêt à rôti.

Après cela, celui dont il était prisonnier, aidé d'autant d'autres qu'il lui plaira, prenant ce pauvre corps le fendront et le mettront si rapidement en pièces qu'il n'y a boucher de ce pays-ci qui puisse plus vite découper un mouton. Mais outre cela (ô cruauté plus que prodigieuse) exactement de la même manière que les chasseurs de chez nous après qu'ils ont pris un cerf en donnent la curée aux chiens, de la même manière ces barbares afin d'exciter d'autant plus leurs enfants et de les rendre acharnés, les prenant l'un après l'autre, ils leur frottent le corps, les bras, cuisses et jambes du sang de leur ennemi [...]. Alors, tous les morceaux du corps, et même les tripes après être bien nettoyées, sont immédiatement mis sur les boucans¹, auprès desquels, pendant que le tout cuit ainsi à leur mode, les vieilles femmes (qui comme j'ai dit ont un étonnant appétit de chair humaine) étant toutes assemblées pour recueillir la graisse qui dégoutte le long des bâtons de ces grandes et hautes grilles de bois, exhortant les hommes à faire en sorte qu'elles aient toujours de la viande de cette sorte, lèchent leurs doigts et disent Yguatou, c'est à dire, il est bon [...].

Quand la chair d'un prisonnier, ou de plusieurs (car ils en tuent quelques fois deux ou trois en un

jour) est ainsi cuite, tous ceux qui ont assisté au spectacle du massacre se réjouissent de nouveau autour des boucans, sur lesquels avec coup d'œil et regards de fous ils contemplent les morceaux et les membres de leurs ennemis. Quel que soit leur nombre, chacun, s'il est possible, avant de sortir de là en aura son morceau. Non pas cependant comme on pourrait le penser, qu'ils fassent cela pour se nourrir ; car bien que tous avouent que cette chair humaine est merveilleusement bonne et délicate, cependant, c'est plus par vengeance, que pour le goût qu'ils le font (hormis ce que j'ai dit à propos des vieilles femmes en particulier qui en sont si friandes). Leur principale intention est qu'en poursuivant et rongant ainsi les morts jusqu'aux os, ils suscitent par ce moyen la crainte et l'épouvante des vivants. Et de fait pour assouvir leurs courages cruels, tout ce qui se peut trouver sur les corps de tels prisonniers, depuis les extrémités des orteils jusqu'au nez, aux oreilles et au sommet de la tête, est entièrement mangé par eux ; j'excepte toutefois la cervelle à laquelle ils ne touchent point.

1. *boucans* : du tupi *mokaém* ou *bokaém*, « grill de bois » sur lequel les Caraïbes faisaient fumer viandes et poissons

2

Dossier iconographique :



Équarrissage de la victime. Scène d'anthropophagie rituelle chez les Tupinambas du Brésil, 1557, in *Les Singularités de la France Antarctique*, André Thevet

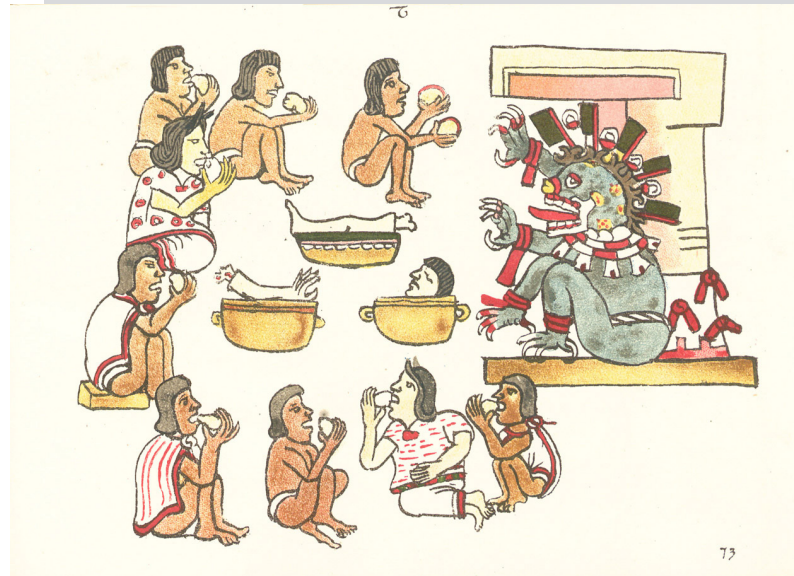
Au premier plan, un tupinamba tient une hâche avec laquelle il vient très certainement de trancher la tête d'un homme dont une femme est en train d'évider le corps. Au second plan, tandis que des hommes font griller un bras d'humain, d'autres semblent équarrir une jambe. Un tronc d'être humain git à terre, une tête est plantée au bout d'une pique.



Scène de cannibalisme au Brésil au xvie siècle. Gravure par Théodore de Bry tirée du livre de Hans Staden *Nus, féroces et anthropophages*, 1557.

Au centre de la scène, un gros brasier est maintenu allumé par un homme accroupi qui agite une sorte d'éventail. Sur ce brasier grillent toutes sortes de membres d'être humain: jambes, troncs, bras ou côtes. A gauche, des femmes nues mangent des membres ; à partir du centre jusqu'à la droite des hommes à l'air féroce croquent à leur tour dans différentes pièces de chair humaine. Au dernier plan, devant une hutte en paille, un autre être humain, les bras levés, à la peau blanche et barbu - sans doute un européen, semble être effaré à la vue de la scène.

Décrivez précisément les trois scènes représentées ci-contre.



Scène interprétée comme un repas rituel cannibale (*Codex Magliabechiano*, folio 73r), milieu du XVIe siècle.

Autour de ce qui semble être une statue ou divinité aztèque, des êtres humains, hommes, femmes ou enfants semblent manger les préparations posées au centre de la scène : des bras, des jambes et des têtes d'autres êtres humains.

3

Dossier iconographique :

Décrivez précisément les scènes représentées sur ce frontispice.

Un homme presque nu, tout juste paré d'une couronne de plumes, tient une sorte d'arme contondante dans la main gauche et, dans l'autre, une jambe d'être humain dans laquelle il croque.

Une femme, portant un bébé sur son dos, approche de ses lèvres un bras d'être humain.



Autour d'un feu, sur lequel on devine que grille de la chair humaine, des amérindiens dévorent ce qui semblent être des morceaux d'êtres humains.

4

Dans le texte d'André Thevet, relevez l'expression qui montre le point de vue porté par le narrateur sur les Amazones.

«d'horribles et d'étonnant cris»

Dans le texte de Bernal Diaz del Castillo, qu'est-ce qui pourrait excuser la pratique anthropophage ?

Le fait d'être une nation non civilisée pourrait excuser la pratique anthropophage.

Quelle est la différence entre le regard porté par Jean de Léry sur les Brésiliens et celui porté par les deux auteurs ci-contre ?

Dans le texte décrivant le rituel cannibale, Jean de Léry propose un récit objectif et précis de ce qu'il a observé, sans émettre de jugement. Le regard que portent les deux auteurs ci-contre est un regard davantage ethnocentrique.

André Thevet, *Les Singularités de la France antarctique*, 1557 :

Chapitre LXIII. Abordement de quelques Espagnols en une contrée où ils trouvèrent des Amazones.

Extrait : « description des Amazones »

En cette contrée, elles sont séparées d'avec les hommes et ne les fréquentent que bien rarement, comme quelquefois en secret la nuit ou à quelque autre heure déterminée. [...] Elles tuent leurs enfants mâles, immédiatement après les avoir mis sur terre ; ou bien elles les remettent entre les mains de celui à qui elles pensent qu'il appartient. Si c'est une femelle, elles la retiennent à elles, tout ainsi que faisaient les premières Amazones.

Elles font guerre ordinairement contre quelques autres nations, et traitent fort inhumainement ceux qu'elles peuvent prendre en guerre. Pour les faire mourir, elles les pendent par une jambe à quelque haute branche d'un arbre ; après l'avoir laissé ainsi quelque espace de temps, quand elles y retournent, si par hasard il n'est pas trépassé, elles tireront dix mille coups de flèches ; et elles ne le mangent comme les autres sauvages, mais le passent par le feu, si bien qu'il est réduit en cendres. De plus, ces femmes, pour combattre, jettent d'horribles et étonnants cris pour épouvanter leurs ennemis.

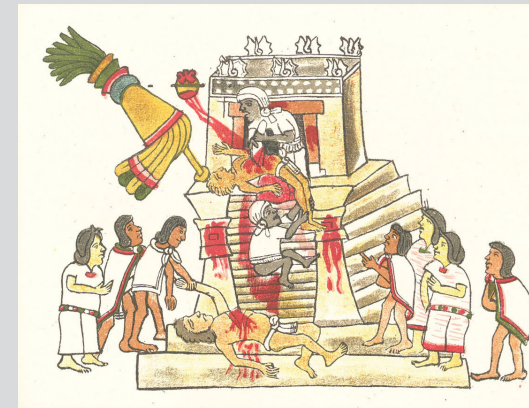
André Thevet (1516-1590) a accompagné Villegagnon au Brésil en 1555. Les particularités, ou «singularités» qu'il a observés - pas assez longtemps pour certains détracteurs, il les met toujours en comparaison avec la culture antique.

Bernal Díaz del Castillo, *Histoire véridique de la Conquête de la Nouvelle-Espagne*, 1575 :

Extrait : « anthropophagie et civilisation »

Certes, l'anthropophagie a déshonoré le souvenir de bien des nations barbares ; mais leur barbarie même, leur défaut absolu de culture, l'ignorance sur tous les points de morale, les désordres de conduite en toutes choses, l'absence de toute organisation sociale, contribuent à faire excuser cette horrible coutume chez des peuples qu'aucun degré de civilisation n'est encore venu éclairer. Ce n'est pas là assurément un moyen d'excuse admissible pour les Aztèques : car nous verrons bientôt à quel point ils auraient été dignes d'estime, par l'ensemble de leurs coutumes législatives et sociales, si l'habitude des sacrifices humains, d'une part, et plus encore, la coutume de se repaître de la chair de leurs semblables ne faisaient oublier leurs qualités, d'ailleurs respectables, pour ne laisser penser qu'à leur anthropophagie, indice assuré de l'extrême dégradation d'esprit et de cœur dans laquelle ils étaient plongés.

Bernal Diaz del Castillo (1492/6-1584) est un conquistador qui s'embarqua pour le Nouveau monde aux côtés d'Hernan Cortés.



Scène de sacrifice aztèque (Codex Magliabechiano, folio 70), milieu du XVIe siècle.

5

A la lumière du texte ci-contre, comment Jean de Léry relativise-t-il la «cruauté des sauvages»?

Relevez, dans l'ordre, les différents arguments et exemples que Jean de Léry invoque.

1. Les usuriers : cruels car ils accroissent le malheur des gens.
2. Les Chrétiens : ont pu manger foie et cœur de leurs ennemis.
3. Massacre de la Saint-Barthélémy, France (24 août 1572):
 - a - «graisse des corps humains» (à Lyon) vendue.
 - b - foies, cœurs et autres membres mangés.
 - c - cœur d'un protestant à Auxerre grillé et mangé.

Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, 1578 :

Chapitre XV. Comment les Américains traitent leurs prisonniers pris en guerre, et les cérémonies qu'ils observent tant à les tuer qu'à les manger.

Extrait : « Comparaison de la cruauté française avec celle des sauvages »

Je pourrais encore amener quelques autres semblables exemples, touchant la cruauté des sauvages envers leurs ennemis, n'était qu'il me semble que ce qu'en ai dit est assez pour faire avoir horreur, et dresser à chacun les cheveux en la tête. Néanmoins afin que ceux qui liront ces choses tant horribles, exercées journellement entre ces nations barbares de la terre du Brésil, pensent aussi un peu de près à ce qui se fait par decà parmi nous : je dirai en premier lieu sur cette matière, que si on considère à bon escient ce que font nos gros usuriers (suçant le sang et la moelle, et par conséquent mangeant tous en vie, tant de veuves, orphelins et autres pauvres personnes auxquels il vaudrait mieux couper la gorge d'un seul coup, que les faire ainsi languir) qu'on dira qu'ils sont encore plus cruels que les sauvages dont je parle. Voilà aussi pourquoi le Prophète dit, que telles gens écorchent la peau, mangent la chair, rompent et brisent les os du peuple de Dieu, comme s'ils les faisaient bouillir

dans une chaudière. Davantage, si on veut venir à l'action brutale de mâcher et manger réellement (comme on parle) la chair humaine, ne s'en est-il point trouvé en ces régions de par deçà, voire même entre ceux qui portent le titre de Chrétiens, tant en Italie qu'ailleurs, lesquels ne s'étant pas contentés d'avoir fait cruellement mourir leurs ennemis, n'ont peu rassasier leur courage, sinon en mangeant de leur foie et de leur cœur ? Je m'en rapporte aux histoires. Et sans aller plus loin, en la France quoi ? (Je suis Français et je me fâche de le dire) durant la sanglante tragédie qui commença à Paris le 24 d'août 1572 dont je n'accuse point ceux qui n'en sont pas cause : entre autres actes horribles à raconter, qui se perpétrèrent lors par tout le Royaume, la graisse des corps humains (qui d'une façon plus barbare et cruelle que celle des sauvages, furent massacrés dans Lyon, après être retirés de la rivière de Saône) ne fut-elle pas publiquement vendue au plus offrant et dernier enchérisseur ? Les foies, cœurs, et autres parties des corps de quelques-uns ne furent-ils pas mangés par les furieux meurtriers, dont les enfers ont horreur ? Semblablement après qu'un nommé Cœur de Roi, faisant profession de la Religion réformée dans la ville d'Auxerre, fut misérablement massacré, ceux qui commirent ce meurtre, ne

découpèrent-ils pas son cœur en pièces, l'exposèrent en vente à ses haineux, et finalement l'ayant fait griller sur les charbons, assouvissant leur rage comme chiens mâtins, en mangèrent ? Il y a encore des milliers de personnes en vie, qui témoigneront de ces choses non jamais auparavant ouïes entre peuples quels qu'ils soient, et les livres qui dès long temps en sont jà imprimés, en feront foi à la postérité. Tellement que non sans cause, quelqu'un, duquel je proteste ne savoir le nom, après cette exécration boucherie du peuple français, reconnaissant qu'elle surpassait toutes celles dont on avait jamais ouï parler, pour l'exagérer fit ces vers suivants :

*Riez Pharaon, Achab, et Néron,
Hérode aussi : Votre barbarie
Est ensevelie*

Par ce fait ici. Par quoi, qu'on n'abhorre plus tant désormais la cruauté des sauvages anthropophages, c'est-à-dire mangeurs d'hommes : car puisqu'il y en a de tels, voire d'autant plus détestables et pires au milieu de nous, qu'eux qui, comme il a été vu, ne se ruent que sur les nations lesquelles leur sont ennemies, et ceux-ci se sont plongés au sang de leurs parents, voisins et compatriotes, il ne faut pas aller si loin qu'en leur pays ni qu'en l'Amérique pour voir choses si monstrueuses et prodigieuses.



Sur site du *Point*,
«Le Tour du monde
des cannibales» en
plusieurs épisodes :

<https://www.lepoint.fr/dossiers/culture/le-tour-du-monde-des-cannibales/>

Pour aller plus loin :

Amin Maalouf, *Les Croisades vues
par les Arabes*, 1983

AVANT-PROPOS

Ce livre part d'une idée simple : raconter l'histoire des croisades telles qu'elles ont été vues, vécues et relatées dans «l'autre camp», c'est-à-dire du côté arabe. Son contenu repose, à peu près exclusivement, sur les témoignages des historiens et chroniqueurs arabes de l'époque.

Ces derniers ne parlent pas de croisades, mais de guerres ou d'invasions franques. Le mot qui désigne les Francs est transcrit différemment selon les régions, les auteurs et les périodes : Faranj, Franjat, Ifranj, Ifranjat... Pour unifier, nous avons choisi la forme la plus concise, celle surtout qui sert aujourd'hui encore dans le parler populaire à nommer les Occidentaux, et plus particulièrement les Français : Franj. [...]

EXTRAIT

Arrive le soir du 11 décembre. Il fait très sombre et les Franj¹ n'osent pas encore pénétrer dans la cité. Les notables de Maara² entrent en contact avec Bohémond, le nouveau maître d'Antioche³, qui se trouve à la tête des assaillants. Le chef franc promet aux habitants la vie sauve s'ils cessent le combat et se retirent de certains bâtiments. S'accrochant désespérément à sa parole, les familles se regroupent dans les maisons et les caves de la ville et, toute la nuit, attendent en tremblant.

À l'aube, les Franj arrivent: c'est le carnage. *Pendant trois jours, ils passèrent les gens au fil de l'épée, tuant plus de cent mille personnes et faisant beaucoup de prisonniers.* Les chiffres d'Ibn al-Athir⁴ sont évidemment fantaisistes, car la population de la cité à la veille de sa chute était

probablement inférieure à dix mille habitants. Mais l'horreur ici réside moins dans le nombre des victimes que dans le sort à peine imaginable qui leur a été réservé.

A Maara, les nôtres faisaient bouillir des païens adultes dans les marmites, ils fixaient les enfants sur des broches et les dévoraient grillés. Cet aveu du chroniqueur franc Raoul de Caen, les habitants des localités proches de Maara ne le liront pas, mais jusqu'à la fin de leur vie ils se rappelleront ce qu'ils ont vu et entendu. Car le souvenir de ces atrocités, propagé par les poètes locaux ainsi que par la tradition orale, fixera dans les esprits une image des Franj difficile à effacer. Le chroniqueur Oussama Ibn Mounqidh, né trois ans avant ces événements dans la ville voisine de Chayzar, écrira un jour:

«Tous ceux qui se sont renseignés sur les Franj ont vu en eux des bêtes qui ont la supériorité du courage et de l'ardeur au combat, mais aucune autre, de même que les animaux ont la supériorité de la force et de l'agression.»

Un jugement sans complaisance qui résume bien l'impression produite par les Franj à leur arrivée en Syrie: un mélange de crainte et de mépris, bien compréhensible de la part d'une nation arabe très supérieure par la culture mais qui a perdu toute combativité. Jamais les Turcs n'oublieront le cannibalisme des Occidentaux. À travers toute leur littérature épique, les Franj seront invariablement décrits comme des anthropophages.

¹ *Franj* : les Francs, les Français.

² *Maara* : ville de Syrie.

³ *Antioche* : ville de Syrie, prise par les croisés en 1098.

⁴ *Ibn al-Athir* : historien arabe (1160-1233)